

Lettre de Roger Martin du Gard à Jean Paulhan, 1936-09-02

Auteur : Martin du Gard, Roger (1881-1958)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Citer cette page

Martin du Gard, Roger (1881-1958), Lettre de Roger Martin du Gard à Jean Paulhan, 1936-09-02, 1936-09-02.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/14532>

Copier

Information sur la lettre

Date 1936-09-02

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

Nice . 2 sept. 1936

ARCHIVES PAULHAN

Gentil Paulhan ! Je suis bien
touché par votre délicate attention.
J'avais pour Dabit une affection
très particulière, et qu'il me
rendait tout à fait bien. Nous nous
sommes revus ici, en mai. Je
fais de cette journée de parfait
accord, un souvenir très doux. Je
suis obligé, moi aussi, par cette
crainte, que vous analysiez si bien,
de la détresse qui a dû le saisir, dans
cet hôpital étranger (il avait
l'honneur populaire de l'hôpital),
si loin de la place des Lilas, de
sa petite patrie, de sa mère dont il

était resté le gosse, comme à treize
ans ... Et pourtant, chaque fois
que je vois disparaître un être cher,
je ne peux m'empêcher d'être content,
content pour lui, content qu'il en
ait fini avec l'agonie, qu'il n'ait
plus à faire cette chose terrible :
mourir ... Je vous ai rencontré,
un jour, devant la maison de
Rivière. Il venait de mourir.
Je me souviens souvent de cette
rencontre, quand je pense à vous.
Je crois bien que le meilleur de
mon amitié pour vous, date de là.

J'ai vu votre "Petite
Dame", ces jours-ci. Les oreilles
ne vous ont-elles pas trahé ? Il

a été question des Fleurs de Larbes, si
tellement de vous qu'on n'ose
pas plus parler d'elles que de
vous-même, subtil, étrange,
indéchiffrable ami ! Je sors de
cette lecture comme d'une visite
chez vous, étonné, séduit ...
enrichi et perplexe ! J'ai vu,
dans un bar du Vieux port, un
amanté jouer aux poushets avec
un matelot américain ; ils se
servaient du même outil, mais
le jeune semblait avoir un aimant
au bout des doigts, les pièces venaient
à lui, il les sortait sans effort
de l'enchevêtrement le plus inex-

tricable, et il ne les regardait même pas quand il les avait tirées du tas; ce qui l'amusait, c'était seulement de les séparer des autres, de les amener à lui, une à une, par des glissements inattendus, en jouant avec les difficultés, en commençant toujours par celle qui était sous toutes les autres, celle qu'un joueur ordinaire n'aurait même pas vue. Vous devez être très fort aux jonchettes...

Je suis fatigué. Il est temps que j'arrive au bout de ces sautes bouquins. Le tome I paraîtra dans Marianne. Oui... La "petite dame" vous expliquera à quelles pressions j'ai cédé. Hommages et fidèles amitiés
R.M.G.